

Les Carnets d'Eucharis

printemps-été 2016

Les Carnets d'Eucharis vibrations de langue et d'encre

N° 49

●●●●●●●● Poésie | Littérature Photographie | Arts plastiques ●●●●●●●●

ISSN 2110-5348

THÉORÈME DANS LE PAYSAGE



Arbre de vent gris sur la mer parfaite.
A, B, C et D piquetés de corail et de craie.
La folie qui émane du mercure expectant
compense les branches bues
à l'intérieur de leur tube candide,
nuage immobile dans un tube de verre jusqu'au ciel.

Le nuage projetait une ombre de crocodile.
À prime elle s'allongeait, double dans l'eau tranquille.
Un cœur d'enfant qu'un scalpel lardait
sous les roches lisses où la mer s'endommage.

L'angle de poissons qui atteint l'horizon
est égal en distance, profondeur et rêve
à l'angle invisible qu'une épingle tracera
sur la mer tranquille et grande d'un œil de cheval.

La lune immergée au-dedans d'un gobelet
rappelait un monde de paysages étendus.
Des homoncules à côté d'une mouche géante
jouaient de longues flûtes en bois de santal.

A, B, C et D indiquent une limite à la strophe.

[...]



FEDERICO GARCIA LORCA

Polisseur d'étoiles

Œuvre poétique complète

Traduite de l'espagnol par Danièle Faugeras

Po&psy – in extenso, 2016

ROGER SCHALL

Photographe français

...

1904–1995

...



ROGER SCHALL © *Woman in swimsuit*, 1931.

■ **L'Œil de la photographie**

<http://www.loeildephotographie.com/fr/author/roger-schall/>



NATHALIE RIERA

CHANTIER PHOTONUMERIQUE

...

shells & shells



© NATHALIE RIERA – PHOTOGRAPHIE NUMERIQUE

SHELLS & SHELLS – ETE 2015

PHOTOGRAPHIE
ROGER SCHALL

NATHALIE RIERA
SHELLS & SHELLS

[AUPASDULAVOIR]

Du côté de la poésie & de la prose

MARIO URBANET [Le chant du Darric – extraits]

NATHALIE RIERA [Mémoire d'atelier – extraits]

● ● ●

JORGE LUIS BORGES

Poèmes d'amour

————— ● ● ● —————

PAUL CELAN

Renverse du souffle

ILSE AICHINGER

Le jour aux trousses

ETTY HILLESUM

Une vie bouleversée – Journal 1941-1943

[TRADUCTIONS]

————— ● ● ● ————— [Gianni d'Elia & Amelia Rosselli traduits par Jean-Charles Vegliante]

[CLAIRVISION]

————— ● ● ● ————— [Notes monochromes de Jacques Sicard]

[DES LECTURES/DES PORTRAITS]

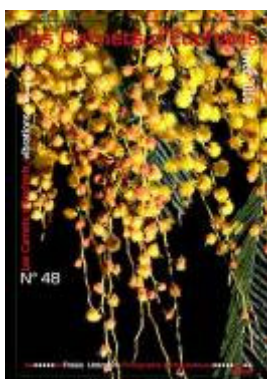
[Jacques Estager, *Fée et le Froid*] par Nathalie Riera

[Pier Paolo Pasolini, *La rage*] par Nathalie Riera

[NOUVELLES PARUTIONS]

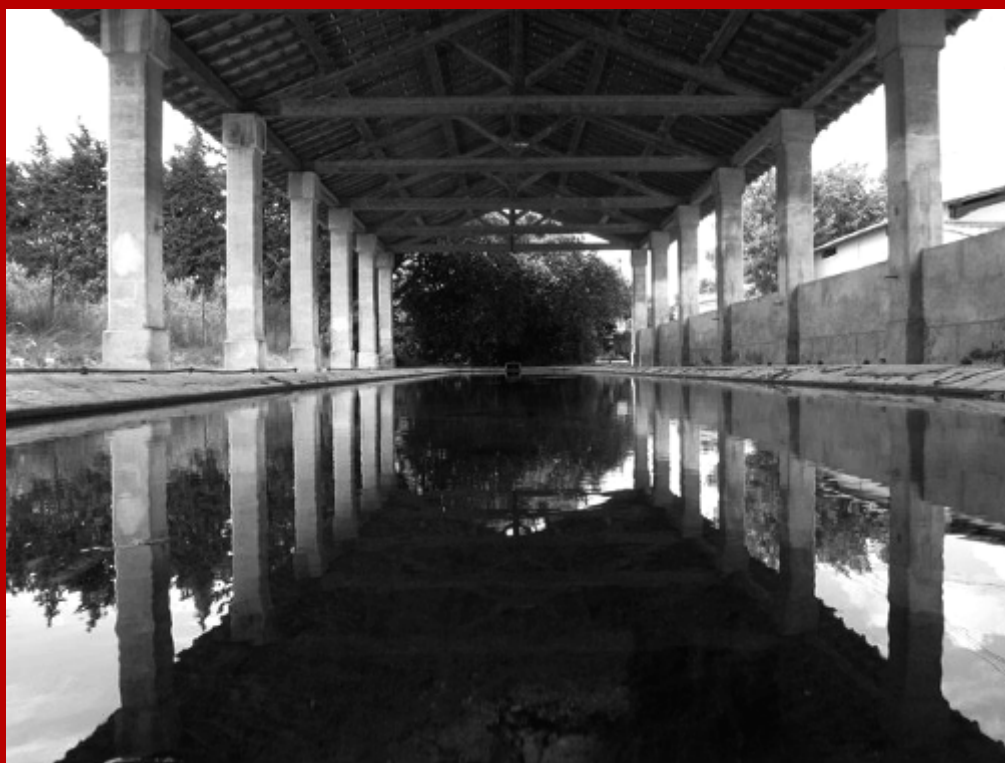
NOUS/NOW – HERMANN – LE NOUVEL ATHANOR – YP JILON – ARFUYEN – CHAMP VALLON – PO&PSY ERES...

Pier Paolo Pasolini - Bernard Kanner - Jérôme Kerviel - Louis Kress - Antonio Ricci - Etienne Lemaire - Kenneth Baruch



Au format livre numérique/CALAMEO
<http://www.calameo.com/subscriptions/37620>





AU PAS DU LAVOIR

MARIO URBANET
NATHALIE RIERA

| © LES CARNETS D'EUCARIS

●●●●●●●● Poésie | Littérature Photographie | Arts plastiques ●●●●●●●●
Nathalie Riera

Mario Urbanet



extrait

[Le chant du Darric]

| © Couleurs et Plumes, 2016



SILENCES

à Ploubezre

dans ses dentelles la fougère croît
sans aucun bruissement

de ses cent mille racines
le lierre
embrasse un mur
aux embrasures lasses
de tant de siècles d'attente
perdant ses pierres une à une
il se dégrade sans un soupir

ficoïdes de velours mauve
des griffes de sorcières frissonnent
sous une méharée de mouches muettes

(p.28)

Nathalie Riera



Nathalie Riera | © Claude Brunet
Albisola (Italie), décembre 2015

Mémoire d'atelier

■ Notice bio-bibliographique

Nathalie Riera vit en Provence. Elle est l'auteure d'un essai sur la contribution positive du théâtre et de la poésie dans l'espace carcéral : *La parole derrière les verrous* (Editions de l'Amandier, 2007), de recueils de poésie : *ClairVision* (Publie net, 2009), *Puisque Beauté il y a* (Lanskine, 2010), *Feeling is first/Senso é primo* (Galerie Le Réalgar, 2011 – collection « 1 et 1 » : un artiste et un écrivain – sur les peintures de Marie Hercberg), *Variations d'herbes* (éditions du Petit Pois – collection Prime Abord, 2012) ; *Paysages d'été* (Lanskine, 2013). Elle dirige depuis 2008 la revue numérique *Les Carnets d'Eucharis* <http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/> (49 numéros) et publie régulièrement en revue. *Les Carnets d'Eucharis* existent désormais en version imprimée, à parution annuelle : « Susan Sontag » (2013), Paul Auster (2015). « Charles Racine & Portraits de poètes » (année 2016).

[Mémoire d'atelier]

| © Nathalie Riera, 2016



(sans titre)

Mars 2015

Au fond de moi béliet de ma jeunesse, le soleil est toujours un feu qui sort ses cornes. L'ennui est un escargot que je ramassais enfant sur les grillages et sur les tiges des végétaux après la pluie. Escargot des steppes ou limaçon comme des milliers de petites fleurs blanches recouvrent les prés. Le temps est un guépard et je m'entête dans ma jeunesse.

Au fond de moi cheval de feu fait tomber la rosée, illumine de rougeur les horizons trop gris, traverse le vert poignant des vallons, perd son chemin, revient sur ses pas, immobilise son galop.



(sans titre)

juin 2015

(on dit qu'il ne faut pas penser mal le vent sous peine d'un incendie - qu'il faut la fièvre pour que la main ne se pose pas dans les marges) noter tous les ruissellements à grandes lettres capitales (creuser la roche à la recherche de la veine)
tu pourras sarcler, étriller
à la bouche l'or roulé par les eaux
le ciel se fait quadrilatère
dodécaphonie dans la prairie des pensées
les phrases nous rapprochent du rachis à l'occiput
de ne vouloir plus porter à la tête pénombre et poussière
mémoire aussi poids plume que Colibri d'Elena
ou partie morte du calamus ou bouquet de fleurs en épis
de ne vouloir plus que parler souvenir et avenir et creuser sans fin un cri d'oiseau blessé sur la table en formica
l'œil fixe dans l'expression d'un désordre
avoir à peine six ans sans souvenir de la nappe où le soleil écrit seulement le décolleté d'un hiver
les branches gainées de bas vert-feuille à écrire ton dénuement
rassembler les photos perdues le film de l'enfance
du limon au fond des tiroirs et le temps posé là reclus

une biche en arrêt – tout près des vrombissements de voitures –
jusqu'au silence d'un livre une vie toujours mal contée le
grimoire le sous-bois – à n'y plus voir de l'enfance que des
laissées sur le sol rousseur et verdure il n'y a pas de rimes –
faire mouvoir les cloches : le beffroi pour assurer la paix –
l'herbage toujours espéré – anses battant cerveau épaule faussure
joug lèvres inférieure robe panse pince – nous garderons nos
cordages et nos mailles



LA MATIÈRE DE LA NUIT

En hommage à Guy Cabane1

Entre les lignes de la main, danse-serpent, fluide de l'aura, la
main-soie comme une eau dans une aiguière d'or où tu pourrais
presque lire en signe de bon augure l'étonnement du chemin blanc
qui n'est pas de neige, pas encore, l'hiver à peine sur le point
de naître, les premières tensions avant l'hiver, les cyclothymies
de l'automne et leurs cercles et leurs troubles durant de longs
mois, de tristesse en gaité, avant que le temps ne *tourne à la
neige*. Avant que les arias ne figent les barques et les lacs,
dans la joviale ou naïve probabilité que les feuilles garderont
leur vert sempervirens, et cette image pérenne *des rameurs au
loin*. Avant que ne tombe la neige sur *la ville dépeuplée* du
passage des oiseaux de proie. Jusqu'à plus rien de connaissable,
tout devenu dissemblable, insaisissable, tout rendu défraîchi non
par vieillesse mais de ce qui a perdu la prescience de l'amour.
Entre les lignes de la main, l'œuvre de mort à coup de becs et de
serres ne s'y tient, la main et son Mont de Vénus jamais
restreint. la main et sa surface photosensible.

Givre gravé pour l'absence : on dirait comme une photographie.
Avoir le spleen de la chambre noire et des fonds bleu noir des
poissons.

Avant que le temps ne tourne à la nuit, nos mains et nos yeux
pour la beauté : le crabe porcelaine tapi dans les anémones de
mer, *les pierreries non calcaires*, les écailles chinées. Et entre
rose et brun la mante fleur qui imite l'orchidée. Laisser sa peau
pour une autre peau avant que *la nuit vous serre* de son épaisseur
malintentionnée comme une vipérine méduse à crinière de lion que
la nuit vous serre tétanisante d'aucune étoile sur nos têtes
d'aucun aster à nos pieds, pareille nuit comme une fleur à
l'inflorescence indéfinie. *Les taureaux de l'ombre* dessinent la
nuit, Ses yeux et Ses pattes d'un jaune vif, la nuit où plane
l'aigle de mes nerfs.

.....



Paul Celan



DR (internet)

[renverse du souffle]

■ SITES À CONSULTER

Dormira jamais

| © <http://dormirajamais.org/fugue/>

Esprits Nomades

| © <http://www.espritsnomades.com/sitelitterature/celan/celanpaul.html>

Oeuvres Ouvertes

| © <http://www.oeuvresouvertes.net/spip.php?mot6>



- **SOLEILS-FILAMENTS**

SOLEILS-FILAMENTS

sur le désert gris-noir.
Une pensée à hauteur
d'arbre
attrape le son de lumière : il y a
encore des chants à chanter au-delà
des hommes.

FADENSONNEN

über der grauschwarzen Ödnis.
Ein baum-
hoher Gedanke
greift sich den Lichtton : es sind
noch Lieder zu singen jenseits
der Menschen.

----- (p. 38/39)

- **VINGT, À JAMAIS**

Volatilisées, primevères de Schlüsselburg
dans ton poing gauche
qui surnage.

Gravées dans l'écaille
de poisson :
les lignes de la main,
où elles ont poussé.

Acide céleste, acide
terrestre ont conflué.
Le compte
du temps tombait juste, sans reste. Croisent
– pour te plaire, rapide mélancolie –
écaille et poing.

----- (p. 59)

- **DERRIÈRE LE SOMMEIL, COCHÉ DE CHARBON,**

– on connaît notre cahute –
où notre crête de rêve gonflait, fougueuse, malgré tout,
et où je poussais les clous d'or dans notre
demain qui nageait à côté avec
sa beauté de cercueil,

là fusaient les verges, royales, sous notre œil,
l'eau venait, l'eau,
des barques se creusaient une avance dévoreuse
à travers la grande-seconde Mémoire,
les bêtes à gueules de boue poussaient autour de nous

– aucun ciel n'en a encore
autant attrapé –
ah quelle nasse, toi la déchirée, tu faisais malgré tout
de nouveau ! – les bêtes poussaient, les bêtes,

des horizons de sel
bâtissaient sur nos regards, une montagne
grandissait loin dehors envahissait le gouffre
où mon monde faisait surgir le tien,
pour toujours.

----- (p.103)

•
•
•

Ilse Aichinger



DR (internet)

[le jour aux troussees]

■ SITE À CONSULTER

Esprits Nomades

| © <http://www.espritsnomades.com/site/litterature/aichinger/aichinger.html>



- PROMENADE

Puisque le monde ne se réalise que par éloignements,
escaliers des maisons et marais,
et que le tolérable devient suspect,
aussi ne tolérez pas
que derrière vos étables les pies
s'envolent en peu de temps, scintillantes,
pour se précipiter dans les étangs scintillants,
que votre fumée s'élève encore
devant les forêts,
il nous vaut mieux attendre,
jusqu'à ce que les renards d'or
apparaissent dans la neige.

----- Adaptation personnelle de Gil Pressnitzer



et ligne après ligne / and line after line

Jorge Luis Borges



Poèmes d'amour

Gallimard, 2014

Traduction de l'espagnol (Argentine) par Silvia Baron Supervielle

[extrait]

- LA CLEPSYDRE

Elle ne sera pas d'eau, mais de miel, l'ultime
Goutte de la clepsydre. Nous la verrons
Resplendir et sombrer dans les ténèbres.
Mais elle portera les béatitudes que Quelqu'un
Ou Quelque chose octroya au rouge Adam :
L'amour réciproque et ton parfum,
L'acte de comprendre l'univers,
Même fallacieusement, cet instant
Où Virgile fit la découverte de l'hexamètre,
L'eau de la soif et le pain de la faim,
Dans l'air la délicate neige,
Le tact du volume que nous cherchons
Dans la nonchalance des étagères,
Le plaisir de l'épée dans la bataille,
La mer libre qui défricha l'Angleterre,
Le soulagement d'entendre après le silence
L'accord espéré, une mémoire
Précieuse et oubliée, la fatigue,
L'instant où le sommeil nous désintègre.

No de agua, de miel, será la última
Gota de la clepsidra. La veremos
Resplandecer y hundirse en la tiniebla.
Pero en ella estarán las beatitudes
Que al rojo Adán otorgó Alguien o Algo :
El recíproco amor y tu fragancia,
El acto de entender el universo,
Siquiera falazmente, aquel instante
En que Virgilio da con el hexámetro,
El agua de la sed y el pan del hambre,
En el aire la delicada nieve,
El tacto del volumen que buscamos
En la desidia de los anaqueles,
El goce de la espada en la batalla,
El mar que libre roturó Inglaterra,
El alivio de oír tras el silencio
El esperado acorde, una memoria
Preciosa y olvidada, la fatiga,
El instante en que el sueño nos disgrega.

----- (p.66/67)



A black and white portrait of Etty Hillesum, a Dutch writer. She is shown from the chest up, looking down and slightly to her left. She has dark, curly hair and is wearing a light-colored jacket over a dark top, with a dark beaded necklace. The background is a textured, light-colored surface.

ETTY HILLESUM

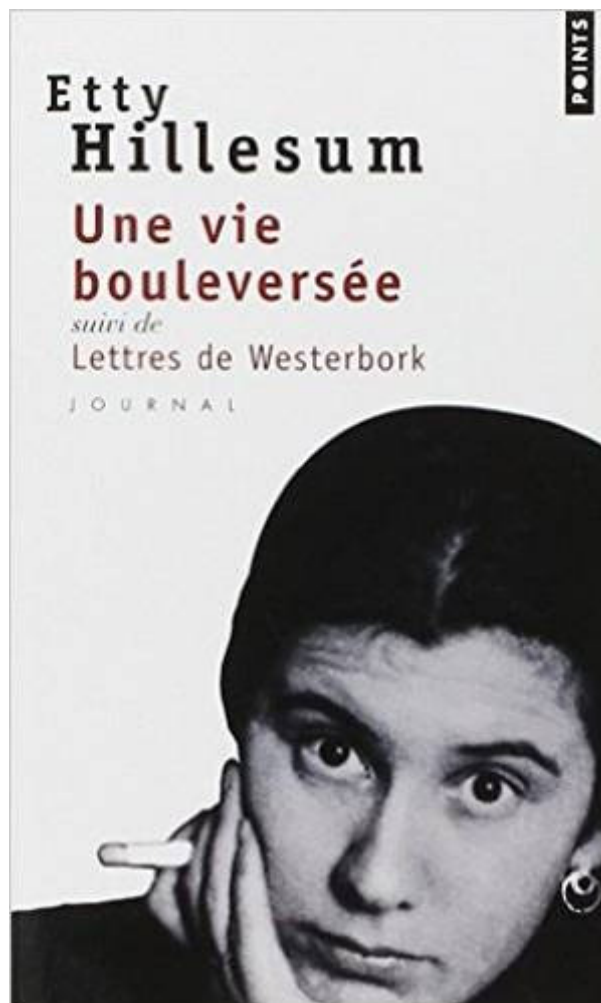
ÉCRIVAIN NÉERLANDAISE
(1914-1943)

Extrait de *Lettres de Westerbork*

Mercredi, 2 heures. – Aujourd'hui, mon cœur a connu plusieurs morts et plusieurs résurrections aussi. De minute en minute, je prends congé et me sens détachée de toutes choses extérieures. Je romps les amarres qui me retiennent encore, je hisse à bord tout ce dont je crois avoir besoin pour entreprendre le voyage. Je suis assise au bord d'un canal paisible, mes jambes pendent le long du mur de pierre et je me demande si, un jour, mon cœur ne sera pas trop las et trop usé pour continuer à voler à son gré avec la liberté de l'oiseau.

Traduction de Philippe Noble, dans *Une vie bouleversée*, Seuil, 1995, p. 249.





CONSULTER **LE SITE DE L'ÉDITEUR**

| © <http://www.seuil.com/auteur-3007.htm>

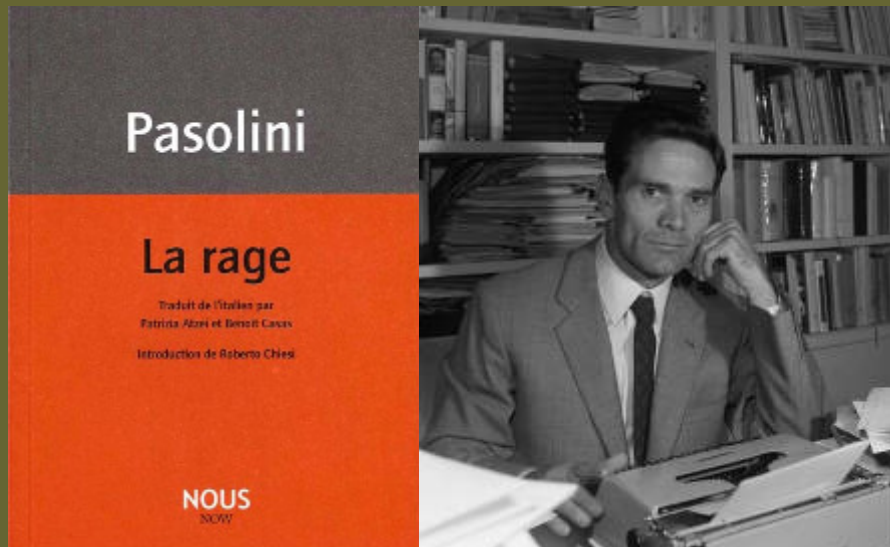
De 1941 à 1943, à Amsterdam, une jeune femme juive de vingt-sept ans tient un journal. Le résultat : un document extraordinaire, tant par la qualité littéraire que par la foi qui en émane. Une foi indéfectible en l'homme alors qu'il accomplit ses plus noirs méfaits. Car si ces années de guerre voient l'extermination des Juifs en Europe, elles sont pour Etty des années de développement personnel et de libération spirituelle. Celle qui note, en 1942, "Je sais déjà tout. Et pourtant je considère cette vie belle et riche de sens. A chaque instant.", trouve sa morale propre et la justification de son existence dans l'affirmation d'un altruisme absolu. Partie le 7 septembre 1943 du camp de transit de Westerbork, d'où elle envoie d'admirables lettres à ses amis d'Amsterdam, Etty Hillesum meurt à Auschwitz le 30 novembre de la même année.

(Etty Hillesum, **Une vie bouleversée, suivi de Lettres de Westerbork : Journal 1941-1943**)



LIVRES

[●●●●●●●● Poésie | Littérature Photographie | Arts plastiques ●●●●●●●●]



P.P. Pasolini La rage

Traduit de l'italien par Patricia Atzei et Benoît Casas

LES EDITIONS NOUS

2016

■ <http://www.editions-nous.com/main.html>

La rage est un poème filmique en prose et en vers, un essai polémique mêlant radicalité et lyrisme. On y trouve le Pasolini le plus âpre et le plus clairvoyant. Traduit en français pour la première fois, *La rage* est le texte littéraire le plus explicitement politique de Pasolini. En interrogeant les événements et la société de son temps, avant l'avènement définitif de l'uniformisation, *La rage* éclaire aussi, d'une façon saisissante, notre temps.

Que s'est-il passé dans le monde, après la guerre et l'après-guerre ?

La normalité.

Oui, la normalité. Dans l'état de normalité, on ne regarde pas autour de soi : tout autour se présente comme « normal », privé de l'excitation et de l'émotion des années d'urgence. L'homme tend à s'assoupir dans sa propre normalité, il oublie de réfléchir sur soi, perd l'habitude de se juger, ne sait plus se demander qui il est.

C'est alors qu'il faut créer, artificiellement, l'état d'urgence : ce sont les poètes qui s'en chargent. Les poètes, ces éternels indignés, ces champions de la rage intellectuelle, de la furie philosophique.

----- extrait

(p. 17)

2015/2016 PARUTIONS



Ce travail se présente comme un commentaire suivi des *Fleurs du Mal* considérées, selon le vœu du poète, comme un tout souplement mais rigoureusement articulé. *L'ordre de Baudelaire*, c'est à la fois l'ordonnance du livre et l'ordre poétique par opposition à l'ordre naturel, moral et religieux, dont l'effondrement condamne le poète à l'exil et le contraint à retrouver en lui-même et dans un travail de composition à tous les niveaux du poème et du livre, en une entreprise sacrificielle, les fondements d'un idéal restauré à partir de ce qui le nie.

On s'est efforcé ici d'établir la nécessité interne du texte de Baudelaire, avec un souci d'exhaustivité, en intégrant chaque détail dans la structure d'ensemble et en associant étroitement aux contenus les formes qui leur donnent leur sens. Cette démarche permet de préciser la signification et de réévaluer l'importance de nombreuses pièces, tout en ouvrant quelques perspectives sur une poétique moderne dans un cadre ancien qui, renouvelant de l'intérieur les formes classiques et parodiant les lieux communs de la tradition, tend à redéfinir le poème comme expression du moi le plus secret et à élaborer un langage nouveau, affranchi de la logique du discours, caractérisé par une pratique générale de la réversibilité.

----- HERMANN

| <http://www.editions-hermann.fr/4805-l-ordre-de-baudelaire.html>

martine konorski

Martine-Gabrielle Konorsky

Une lumière s'accorde

Préface d'Angèle Paoli

Postface de Claudine Bohi

LE NOUVEL
ATHANOR

Une lumière s'accorde

Le Nouvel Athanor | 2016

Une lumière s'accorde. Martine-Gabrielle Konorski poursuit dans ce nouveau recueil l'interrogation amorcée précédemment dans ***Je te vois pâle... au loin.*** C'est dire si la poésie qui se dit/se lit ici dans des poèmes-éclats – trouées de blancs sur la page – s'inscrit dans l'univers de cendre que nous pressentions. Nous ne ferons ni l'économie d'une *nuit glaciale* ni le deuil d'une *kolya d'éternité*. Même si, par instants, des visions de bonheur de plaisirs éphémères, emplies de danses et de musiques, viennent suspendre, un temps, les images de mort. Un temps seulement. (...) (Extrait de la Préface d'Angèle Paoli).

----- LE NOUVEL ATHANOR

| <http://lenouvelathanor.com/collection-creme/190-une-lumiere-s-accorde-martine-konorsky>



Martine Konorski

Les larmes
sont brodées
à l'angle de tes yeux

cristaux de lune
sur ta joue

Ta douleur saigne
dans les ruisseaux
sous la balustrade
sans ombre

Au coin du vent des vents
Dans la nuit de la nuit.

Ta langueur
assiège l'absence
dans le silence exténué du temps

Là où la parole
repose
et renverse ton nom

Hors des ténèbres

Au-delà
l'écriture de la forge.

(pp. 20/21)

Première personne du singulier
C'est ainsi que tu m'as désignée
quand le pluriel
nous rassemblait

Tu n'as rien vu
de la folie
qui nous blessait

L'ombre d'une lame
au fond de la nuit
a séparé le Je du Nous

Petit drame grammatical
vêtu de noir.

Silhouettes dessinées
Fractales mortes
 Sur le papier

Le crayon les retrace
 les frotte aux couleurs
d'une gouache sableuse

Teintes desséchées
 pour redonner la vie.

(pp. 88/89)

yannis ritsos

Yannis Ritsos
JOURNAL
DE DÉPORTATION

TRADUCTION
Pascal Neveu

ypsilon.editeur

Journal de déportation

[Traduction Pascal Neveu]

Ypsilon éditeur | 2016

Alors qu'il était déporté sur les îles de Limnos et Makronissos, entre 1948 et 1950, Ritsos tenait un journal poétique. Chaque matin, malgré les terribles conditions de détention, il se réveillait avant tout le monde pour écrire ses poèmes, sur des petits carnets ou des paquets de cigarettes.

Le quotidien et l'amertume du détenu, dans la poésie de Ritsos, y font entendre les silences de la pierre et parler les oublis de l'histoire.

----- 4^{ème} DE COUVERTURE

YPSILON ÉDITEUR | <http://www.ypsilonediteur.com/fiche.php?id=145>



Yannis Ritsos

Là-dedans deux gitans à moitié nus
battent le fer.

Ce bruit-là
est gênant pour écrire une lettre
et plus encore pour écrire un poème.

Ici tout s'écrit avec le sang.

22 mai

Il est arrivé un après-midi comme revient
quelqu'un après des années d'absence
avec des bagages décolorés
couverts de sceaux douaniers.

Il est venu pour nous.
Il ne nous connaît pas.
Nous l'avons reconnu.

24 mai

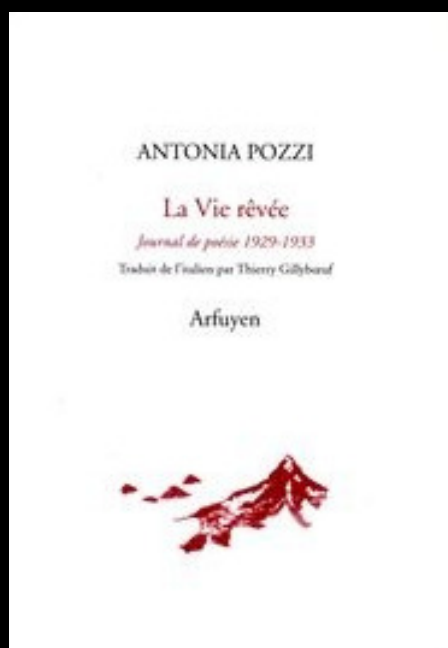
Nous avons écrit tant de beaux testaments
qui n'ont jamais été ouverts
ils ne les ont pas lus
car nous ne sommes pas morts.

Nous avons dit des choses
qu'on ne dit qu'une fois

----- **extrait**

(p. 149)

antonia pozzi



La vie rêvée

[Journal de poésie 1929–1933]

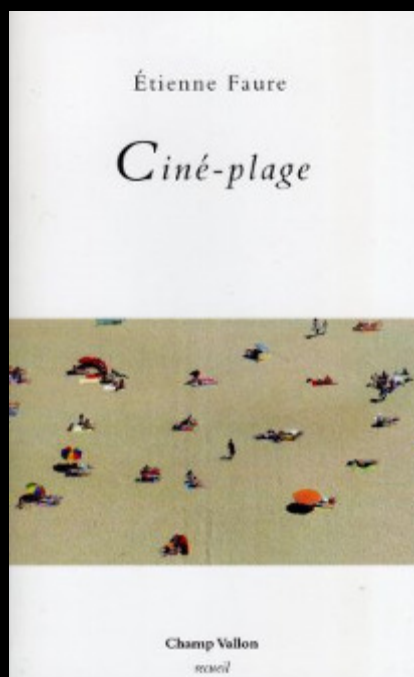
Arfuyen | 2016

Malgré une mort prématurée à l'âge de 26 ans, Antonia Pozzi (1912-1938) a laissé une œuvre considérable dont la publication posthume a révélé la force et l'originalité. Vittorio Sereni, l'un de ses plus proches amis, reconnut le premier ses dons exceptionnels. Eugenio Montale admirait lui aussi la « pureté du son » et la « limpidité des images » de la poésie d'Antonia Pozzi. T. S. Eliot quant à lui se disait frappé par « sa pureté et sa probité d'esprit ». Traduite en de nombreuses langues, elle est révélée pour la première fois en français avec la traduction intégrale du *Diario di poesia*, « journal de poésie » d'une tonalité très proche de la grande Katherine Mansfield. Le traducteur, Thierry Gillybœuf, a traduit en français des œuvres d'auteurs italiens de premier plan : Salvatore Quasimodo, Italo Svevo, Leonardo Sinisgalli et Eugenio De Signoribus. Il a entrepris de donner en français l'intégrale de l'œuvre poétique d'Antonia Pozzi, soit un ensemble bilingue de plus de 600 pages, en deux volumes. Un an après sa mort, les éditions Mondadori publient sous le titre *Parole* un premier ensemble de ses poèmes (1939). L'année suivante paraît sa thèse : *Flaubert. La formazione letteraria* (Garzanti, Milan, 1940). D'autres éditions se succèdent : en 1948, *Parole. Diario di poesia 1930-1938* ; en 1948, une édition préfacée par Montale. La parution des journaux et correspondances (notamment avec Sereni) révèle une personnalité complexe et attachante. Le *Diario di poesia* est un journal entièrement fait de poèmes, qui, grâce à la vivacité du regard et à la limpidité du style échappent aux dangers de la complaisance comme du prosaïsme. Le premier texte de ce Journal est daté de Sorrente, le 2 avril 1929 – elle vient d'avoir 17 ans. Ce premier volume s'achève le 25 septembre 1933 : « Ô toi / voile – de ma jeunesse, / ma robe légère, / vérité évanouie – / ô nœud / luisant – de toute une vie / qui fut rêvée – peut-être – // oh ! pour t'avoir rêvée, / ma chère vie, / je bénis les jours qui restent – / la branche morte de tous les jours qui restent, / qui servent / à te pleurer. » Tels sont les derniers mots du poème écrit ce jour-là, « La vita sognata » (La vie rêvée), qui donne son titre à ce volume.

----- 4^{ème} DE COUVERTURE

ARFUYEN ÉDITEUR | <http://www.arfuyen.fr/la-vie-revee.html>

étienne faure



Ciné-plage

[Illustration de couverture : E.F.]

Champ Vallon | 2015

Ciné-plage renoue avec la forme en vers.

Ciné-plage, qui emprunte son titre à l'une des parties, se déroule en quatorze séquences. Il commence avec des lettres d'amour sur du papier (juste avant la dématérialisation des mots et des correspondances qui vont avec...) et se termine par un seul texte qui vient clore le recueil en forme de salut aux poètes, hommes et femmes parvenus jusqu'à nous par le fil de l'écrit, et qui nous lie comme autant de mailles et maillons, en une invitation à poursuivre : continuons. Le film entre-temps chemine à travers les amours, la plage, les vies aux fenêtres, les souvenirs dits de l'enfance, l'immuable émotion d'automne puis de la sève qui reprend, contre le froid les rencontres humaines — rapprochements —, les lieux d'Europe et de mémoire, l'histoire encore, saluant Kafka, Venise et son théâtre, la langue perdue puis retrouvée sans cesse, vieux fil.

----- 4^{ème} DE COUVERTURE

CHAMP VALLON | <http://www.champ-vallon.com/Pages/Pagesrecueil/Faure.html>



Etienne Faure

À découvert, on dirait la Pologne
allegretto sur la plage agrandie,
plaine secrète où les chevaux dessinent
un rythme dans le sable humide, solfège
sur fonds marins avec leurs sabots,
puis la cavalcade au-dessus des luisants
decrecendo revient au trot par le maraîchage
des varechs et des goémons repoussés la nuit
au plus haut de la ligne où la marée monta,
noire, coefficient 100, le sol vibrant à leur tempo
tandis que le plein ouest des choux-fleurs annoncent
la fine pluie qui détendra les peaux,
celles relevées d'un rêve à nu sur la côte
où grains de sable et de beauté se mêlent,
et qu'il bruine en silence au-dessus des têtes,
lent naturel revenu au pas – la plage
s'est tue.

du solfège sur le sable

(p. 22)

qui aurait peu scruté le papier peint,
des motifs incertains de rideaux qui bougent,
le fripement d'un linge oublié humide
aujourd'hui sec, l'auréole au plafond,
la marque improvisée du soleil sur la porte
et le bois nervuré où tout se noue,
l'ombre de l'herbe au mur chinoise
à présent devenue bambou géant,
la marqueterie d'un platane écorcé à minuit,
le poinçon des talons aiguilles dans le parquet
où se lovent dix mille abeilles, celui-là
qui aurait peu scruté ou pas du tout
les motifs d'habiter, qu'aurait-il
eu d'enfance
- et quelle vie ?

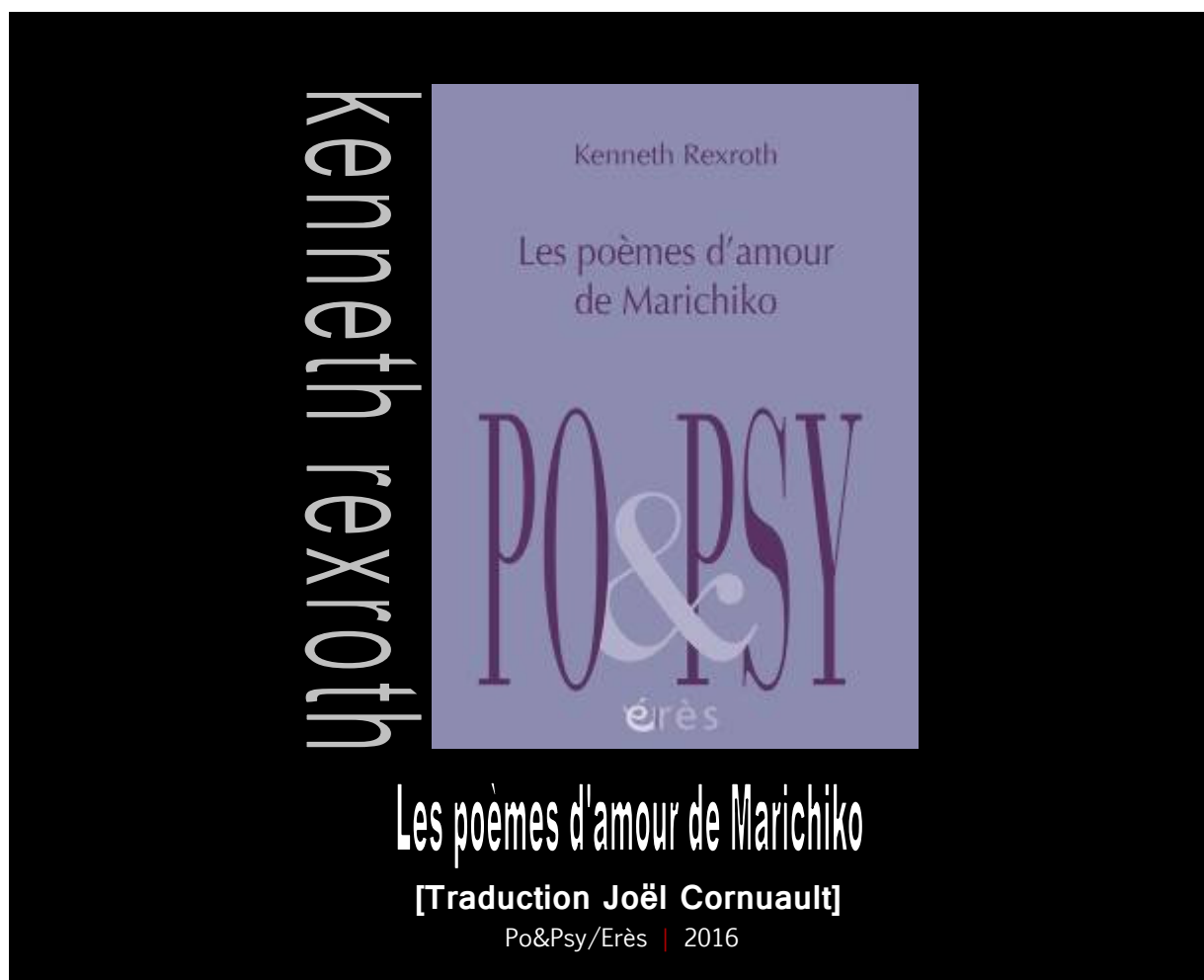
motifs

(p. 52)

Comme un rencart en forêt primitive
à l'abscisse et l'ordonnée d'un tronc
qui portait dans l'écorce un cœur
percé de la flèche et des lettres d'amour,
en ville un rendez-vous à l'intersection
de deux rues au café qui fait l'angle,
c'est la surprise à telle époque, telle heure,
de deux corps et deux vies soudain sûrs
par le geste, le regard, de s'être reconnus
- un petit foulard, des yeux clairs, un bouquin,
un certain port de tête avec des seins -
et l'on se souviendra longtemps sous les platanes
de cet instant végétal puis animal offert
à cheval sur deux siècles, heureux jusqu'à l'âme
de s'être croisés jambes en l'air, non point
reproduits,
au carrefour de tous les trafics.

croisements

(p. 77)



CONSULTER LE SITE DE L'ÉDITEUR

| © <http://www.editions-eres.com/ouvrage/3828/les-poemes-d-amour-de-marichiko>

L'un des beaux poèmes d'amour composé dans la seconde moitié du XX^e siècle aux États-Unis.

Les poèmes d'amour de Marichiko sont-ils, comme le prétend Rexroth, la traduction en anglais de pièces écrites par une jeune japonaise ? Qui est, finalement, Marichiko ? Son amant, appartient-il au monde physique ? Est-il un bien-aimé sacralisé ? Le Bouddha universel ? Que le lecteur curieux ne soit pas un lecteur pressé, qu'il se laisse transporter par ce récit d'un amour sublime dont la beauté formelle marie concision, retenue et crudité, nourries, à n'en pas douter, par l'expérience d'une longue méditation.

À propos de l'auteur

Kenneth Rexroth (1905-1982), essayiste, poète et traducteur, fut l'un des premiers, dès les années 1930, à acclimater la poésie classique d'Extrême-Orient aux États-Unis. Ses intérêts multiples et variés pour la littérature et les arts sont sous-tendus par une culture universelle anti-académique et libertaire qui lui valut d'être considéré comme le « père » de la Renaissance de San Francisco, ce mouvement de la *Beat Generation* des années 1940-1950 (dont Kerouac et Ginsberg ont été les grandes figures).

On pourra lire de lui en français : *Les Classiques revisités* (Plein Chant) ; *L'Automne en Californie* (Fédérop) ; *Le San Francisco de Kenneth Rexroth* (revue *Plein Chant* n° 63) ; *Huit poèmes pour la musique d'Ornette Coleman* (revue *Europe* n° 820-821). D'autres poèmes sont en cours de traduction.

Extraits de *Les poèmes d'amour de Marichiko*

XXVIII

Le printemps est précoce cette année.
Lauriers, pruniers, pêchers,
Amandiers, mimosas,
Tout fleurit en même temps. Sous la
Lune, la nuit a l'odeur de ton corps.

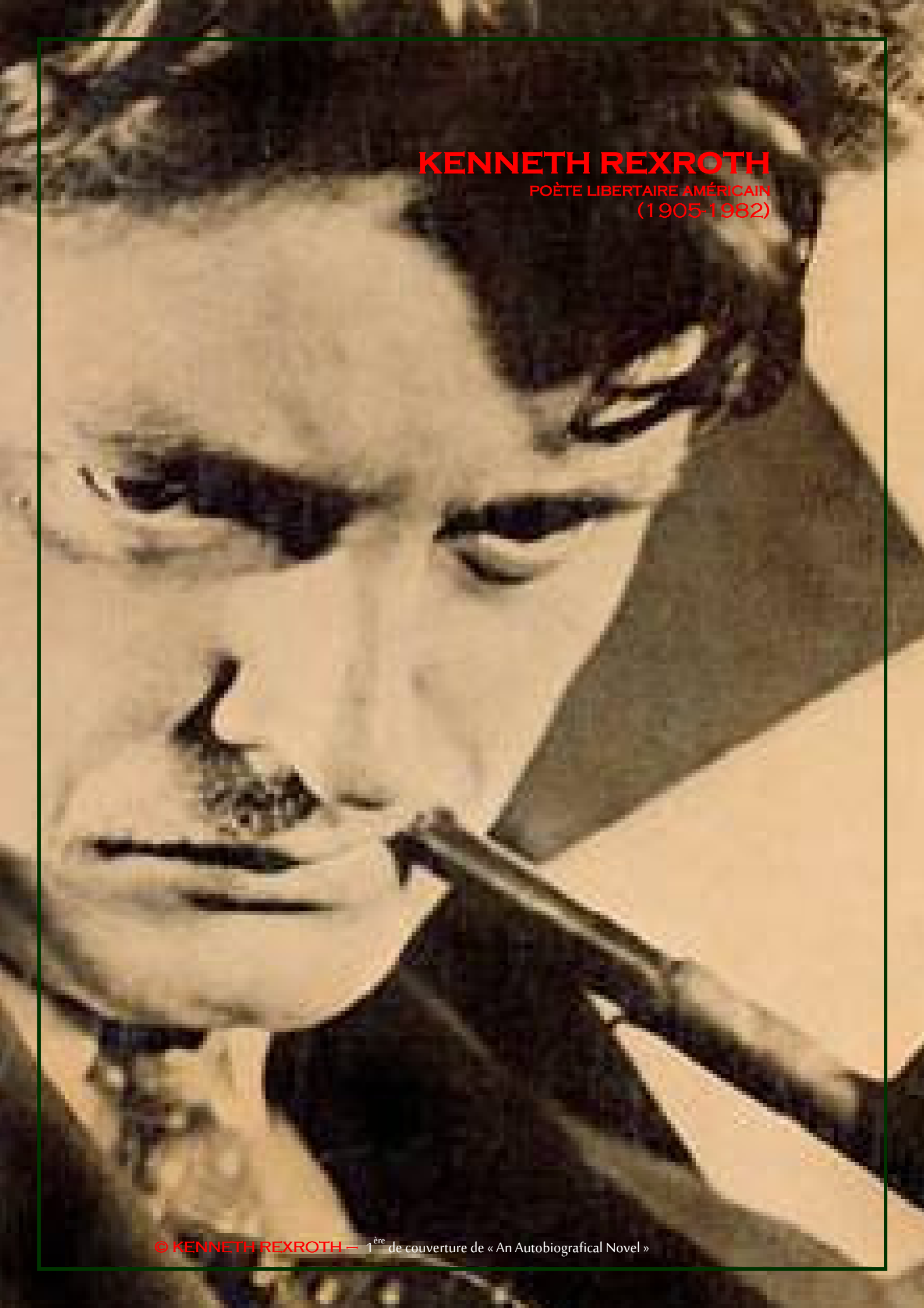
Spring is early this year.
Laurel, plums, peaches,
Almonds, mimosa,
All bloom at once. Under the
Moon, night smells like your body.

•

XLI

Sur la montagne,
Pénible à gravir,
Perdue dans la brume, la faisane
Crie, appelant son mâle.

On the mountain,
Tiring to the feet,
Lost in the fog, the pheasant
Cries out, seeking her mate.



KENNETH REXROTH

POÈTE LIBERTAIRE AMÉRICAIN
(1905-1982)

● ● ● TRADUCTIONS
DE JEAN-CHARLES VEGLIANTE

GIANNI D'ELIA
AMELIA ROSSELLI





GIANNI D'ELIA

Pour présenter Gianni D'Elia, poète italien

Jean-Charles vegliante



Le dernier recueil de Gianni D'Elia, *Fiori del mare* (un titre quasiment intraduisible, comme chaque fois qu'il y a 'effet-traduction' dans l'original, ici en référence évidente à l'œuvre de Baudelaire), dont nous présentons quelques pages, semble avoir imposé sa voix poétique parmi les cinq ou six qui comptent en Italie aujourd'hui. Enfin, serait-on tenté de dire. Né à Pesaro, ville adriatique riche de ces « fleurs du rivage » maritime, il y a 63 ans, se reconnaissant lui-même disciple de Roberto Roversi – longtemps libraire à Bologne, comme Saba l'avait été à Trieste – et de Pasolini, Gianni D'Elia pratique volontiers le vers *libéré*, sinon libre, et surtout la rime ou l'assonance subtile, apparemment spontanées, véritables embrayeurs sémantiques et incitations à la lecture qu'il faut essayer de faire jouer, au moins par reflet, dans le texte de destination (traduit). C'est l'un des défis que cette poésie faussement « simple » ne cesse de poser à ses traducteurs, en particulier vers des langues-cultures telle la française, volontiers tentée par la sophistication, l'auto-référentialité de formes dites libres, un rapport à la tradition moderniste résolument différent. Un second, aussi redoutable, serait le lien étroit que D'Elia ne cesse d'affirmer (et de faire voir en acte) entre la littérature et un engagement politique, comme on va le lire d'emblée dans *L'onda dei morti*, premier poème proposé ci-dessous. Parce que l'Italie, ancien pays d'émigration (en poésie, il suffit de penser à Pascoli), a connu avant d'autres en Europe la tragédie des arrivées clandestines et des morts en mer dans le grand tombeau collectif qu'est devenue la Méditerranée ; parfois sous les yeux des baigneurs, des touristes (août 2013, plage de Catane ; septembre 2013, plage de Raguse ; octobre 2013, eaux de Lampedusa, etc...). Les intellectuels, pas plus que d'autres citoyens, et parmi eux les poètes, ne sauraient se taire, sans cesser de faire leur métier avec les moyens d'expression qui sont les leurs. Et parfois, comme ici, sans renoncer à une amabilité souriante qui a pu, naguère, tromper la clairvoyance de certains critiques. Mais, de *Notte privata* (1993) à *Bassa stagione* (2003) à ces *Fiori del mare* (2015, éd. Einaudi comme les précédents), Gianni D'Elia – prix Brancati 2007 – ne nous déçoit pas dans cette attention, cette douceur inquiète, sa manière à lui de participer à la communauté des humains.

Gianni D'Elia

De : *Fiori del mare*, Turin, Einaudi 2015

La vague des morts

Ces corps échoués, parmi les baigneurs
des côtes et des îles en vogue,
nous rappellent qu'arrivent les migrants,
mer des vivants, plus atroce vague...

Méditerranée, c'est toi la grande tombe
de ces fleurs, que l'Afrique recuit
au soleil de guerre et faim profonde,
jetées des bateaux et de la croix...

Les petites rom choquent les repas,
les siestes des belles huilées épouses,
les yachts à l'ancre et les fastes grandioses
des ivres riches et des pétasses en poses...

Vague des morts, à la pitié tu ne suffis pas...
Splendide Été, écume parmi les cadavres,
ondoyant pour chacun qui arrivait
tout espoir glacé dans les collets,

berce-les doucement à la dérive,
accompagne-les Toi à l'ultime rive...

Fleurs du rivage

Combien de fois, passant parmi les détritiques
sur cette bande entre les rails et la mer,
avons-nous, muets, nommé et vu
les choses du désert qui s'y transfèrent...

Au bruissement des vagues, les mouettes, le mont,
le rivage luisant et oblique à l'aller,
la lueur de brume sur l'horizon,
le sol de coquillages, et son craquement...

Quels objets usuels, abandonnés en masse,
un peigne, une savate, un flacon,
que de fleurs en plastique ensevelies,
moules d'étoiles, pour ces jeux au soleil...

Fleurs de notre mer, âpre et gentille,
désirs avoués, mémoires apprêtées,
urbaines écumes d'une histoire hostile,
d'un grand rêve vaincu en mille vies...

Le flâneur recueille les restes en nombre :
tête de mannequin, éphèbe fleur,
si l'on y va pour rendre des comptes,
mer submergée par un monde qui meurt...

Comme est votif cet art, lui qui bouge
sur le vert-azur qui fait mousser les fonds,
cueillant parfois, toutes faites, sculptées,
les formes hardies des rêves profonds...

sur le ressac de bois flottés perdus
après chaque bourrasque, sous les deux Monts,
comme tranchées levées, en pneus usés,
voici nature et histoire, étroitement unies

dans la sourdine, qui nous berce et imprègne
vers les rives des mondes secrets,
entre noir de l'asphalte et talus jaune,
où la pierre meulière sent l'algue...

Parmi les monceaux des coups de mer,
troncs et rameaux, grands ossements blanchis,
nous nous sentons aussi aux rivages d'Hadès,
choses parmi les choses, arrachées qu'on jette...

Oh, seulement dans cette musique vivante,
sur le pentagramme des rides dénouées
comme sillons de marée paysanne,
trouvent la paix les notes bousculées,

si rien n'est doux comme cet aller vain,
surpris de chaque beauté à fleur de main...

L'adolescente

La très jeune fille qui parcourt très vite
la plage tamponnée par l'orage
comme une piste battue de frais,
à la fin de saison en short et maillot

rend hommage, face au soleil plus précieux,
se hâtant vers tout ce qui l'attend
et émeut quand on repense au mal
d'une jeunesse si chère et dispersée...

Sœur et amie d'une inquiète maigreur,
par ennui et ivresse mortelle,
alors que l'amour pousse à vélo
contre la brise, au souvenir, la pédale...

Oh cet âge tendre, qui paraît si beau,
pomme au frais, brillante, somptueuse,
mais tôt farineuse, à recracher,
si en la croquant se révèle la chose...

Plus juste vie à cette petite jeune,
là sur le pont, entre égout et mer,
si de sa balade solitaire
elle rit aux copains, donne un espoir...

Jeunesse

Comme cette barque, retournée sur l'herbe,
tu attends encore la saison ouverte,
et jamais n'écoutes qui t'a dite acerbe,
tu dors au fleuve, rêve la mer, couverte ?...

Comme âme dans le corps, tu es découverte,
comme diable au corps, tu restes éternelle,
rose tardive, que relève une attelle,
prudence des mots, puisqu'on compte nos pertes ?...

Voilà notre histoire, qui ici hiverne,
l'air du vingtième siècle plein les poumons,
la neige de l'an Deux Mille, qui confirme
Sibérie l'Adriatique là devant,

oubli de victimes, exil de témoins,
oh chère vieille jeunesse de nos cœurs...
Oh, toi qui fus et Radio et Librairie,
chœur immense de la crise de l'action,

notre autel dispersé le long de la route
de la fin de la révolution,
le dédommagement de la poésie,
la bénédiction de l'imagination,

Cinéma et Lutte, houle de l'Utopie,
coquillage perdu, avec sa chanson...

■ SITES À CONSULTER

Quelques textes originaux

| © <http://www.carteggiletterari.it/2015/05/23/gianni-delia-poesie-da-fiori-del-mare-einaudi-2015/>

D'autres traductions (collectives, CIRCE - Paris 3)

| © <http://uneautrepoesieitalienne.blogspot.fr/2016/04/gianni-delia.html>



AMELIA ROSSELLI

© Dino Ignani

La libellule Panégyrique de la liberté (1958)

Jean-Charles Vegliante



Pour les vingt ans de sa disparition, nombre de publications paraissent en Italie qui évoquent la figure et la poésie d'Amelia Rosselli (1930-1996) ; voir par exemple : <http://poesia.blog.rainews.it/2016/05/amelia-rosselli-su-nuovi-argomenti/>. L'extrait qui suit est traduit du 'poemetto' intitulé *La libellula* (1958), d'abord inclus dans *Serie Ospedaliera*, Milan, Il Saggiatore, 1969, et dernièrement partie de l'*Opera poetica* (éd. S. Giovannuzzi), Milan, Mondadori 'Meridiani', 2012.

La libellula, Milan, SE, 1985
[suite]

[...]

Trouvez Hortense : sa mécanique est la solitude éjaculatoire. Sa solitude est toute la mécanique éjaculatoire. Trouvez les gestes monstrueux d'Hortense : sa solitude est peuplée de spectres, et les spectres la peuplent de solitude. Et son amour rumine et ne peut sortir de la maison. Et sa lumière en conséquence vibre entre les murs, avec la lumière, avec les spectres, avec l'amour qui ne sort pas de sa maison. Avec le spectre seul de l'amour, avec le réfléchissement de l'amour, avec le désenchantement, l'enchantement et la frénésie. Cherchez Hortense : cherchez sa vibrante humilité qui ne sait s'accorder un peu de paix, et qui ne trouve l'adieu pour personne, et qui dit adieu toujours et pour personne, et pour tous soulève son petit chapeau d'été, avec le geste inhabituel de la pitié. Trouvez Hortense, qui dans sa solitude peuple le monde civilisé de sauvages. Et le chant de la guitare ne lui suffit plus, à elle. Et l'acquittement de la guitare à elle ne suffit plus ! Trouvez Hortense qui meurt parmi les lilas, fragile et abandonnée. Souriante et fragile parmi les lilas de la vallée apitoyée ; empierrée. Trouvez Hortense qui meurt en souriant de parmi les lilas de la vallée, trouvez-la qui meurt et sourit et est étrangement heureuse, parmi les lilas de la villa, de la vallée qui l'ignore. Toute peuplée est sa solitude de spectres et de contes, peuplée est sa joie d'une étrange herbe et étrange fleur, – qui ne perd l'odeur.

Il pressait vers un nouveau rapport de plaisir, il courait au sein de la femme aimée. Je révise des leçons d'ancêtres et pères vieux comme les cages d'escalier ! À quoi sert mon être de paille si tu ne viens me déplacer à la fourche ? Si tu ne viens me déplacer avec des pincettes ? Avec les pincettes de la violence me prier, me déplacer, m'épouser ? Dans toute la lumière du soleil dans toute la torve lumière du soleil en toute la charité, en toute la vie de la nation, en tous les faubourgs très difficiles, dans tout le monde putridure, existe un seul je, existe un seul tu, – existe la charité.

Filtre entre toi et moi dans la sous-marine une clarté qui déforme, une clarté qui déforme chaque expérience passée et la distord en un dire au phrasé mouvant, distordu, inexpérimenté, expertissime langage de l'adolescence ! Très difficile langue du pauvre ! brûlant mur du solitaire ! déchirantes intentions cannibalesques, oh la série des divisions hors du temps. Dissipe toi si tu veux cette frêle vie qui ne se plaint. Qui nous reste. Dissipe toi la pudeur de ma virginité ; dissipe toi la reddition du corps à l'ennemi. Dissipe mon effigie, dissipe la rame qui bat sur le rameau à l'écart. Dissipe toi si tu veux cette dissipée vie dissipe mes changeantes raisons, dissipe le nombre trop élevé des requêtes qui m'agonisent : dissipe l'horreur, déplace l'horreur au bien. Dissipe toi si tu veux cette frêle vie qui se plaint, mais moi je ne te trouve pas, et n'ose me dissiper. Dissipe toi, si tu peux, si tu sais, si tu en as le temps et l'envie, si c'est le cas, si c'est possible, si non frêlement tu te plains, cette vie, la mienne, qui ne se plaint. Dissipe toi la montagne qui m'empêche de te voir ou d'avancer ; rien ne peut se dissiper s'il n'a pas été déjà affaibli. Dissipe toi si tu veux cette frêle vie mienne qui s'extasie au moindre passage de frêle beauté ; dissipe toi

si tu veux cette extase mienne, – dissipe toi
si tu veux mon éternelle quête du beau et
du bon et des parasites. Dissipe toi si tu peux
ma puérilité ; dissipe toi si tu veux, ou peux,
mon m'extasier de toi, qui n'est pas fini :
mon rêve de toi que tu dois forcément seconder,
pour diminuer. Dissipe si tu peux la force qui
m'unit à toi : dissipe l'horreur qui me retourne
à toi. Laisse l'ardeur se faire miséricorde,
laisse le courage se démonter en minuscules
parties, laisse l'hiver s'étirer important dans
ses cellules, laisse le printemps emporter la
graine de l'indolence, laisse l'été brûler violent
et téméraire ; laisse l'hiver revenir défait
et retentissant, laisse tout tomber – reviens
à moi ; laisse l'hiver se reposer sur son lit
de fleuve à sec ; laisse tout tomber, et reviens
à la nuit délicate de mes mains. Laisse le goût
de la gloire aux autres, laisse l'ouragan se déchaîner.
Laisse l'innocence et reviens à l'obscur, laisse
la rencontre et reviens à la lumière. Laisse les poignées
qui couvrent le sacrement, laisse tomber le retard
qui gâche l'après-midi. Laisse, reviens, paie,
défais la lumière, défais la nuit et la rencontre,
laisse des nids d'espoir et reviens à l'obscur, laisse
croire que la lumière est une comparaison éternelle.

Déplacer les anges anciens de leurs piédestaux
de la piété, déplacer les anges anciens de
leur piédestal de la fierté, et jeter le tout
à la mer. Déplacer les anges anciens qui
avec le préjugé s'attachent à mes jupons ;
déplacer toute sorte de lâcheté ; déplacer tout
repentir : déplacer le fier orgueil et la pitié :
déplacer jusqu'au vent s'il s'attache à ta
plénitude. Manger, dormir, rêver : ne pas
prendre de somnifères. Manger, dormir, rêver
et oser : déplacer l'ancienne lâcheté, déplacer
les bandeaux de soldats des statues couronnées
dans les jardins : déplacer la pitié, le sang et
la fierté. Septembre a entrouvert ses portes
sonores, et l'humilité entre par un soleil gelé.
Si du sourire de tes extrêmes lèvres,
si du pli de tes lèvres humides et fondantes
s'éloignait une vérité, je t'appellerais de
loin, et des lointains je te sourirais, semblable
à une brebis à côté d'un agneau mort. Si
de tes lèvres sortait la vérité, moi véridique
je t'appellerais à moi, moi véridique m'éloignerais
de tes sinueuses remémorations, et appareillerais de
nouveau lointainement ; si des sinueuses courbes lèvres
répondait une autre vérité, je me reposerais tranquille,
dans tes bras. Embrassé je l'avais, et si les humides
franges de sa jeunesse ne se brisèrent pas sous
mon étreinte, je n'en mourus pas. Mais si embrassée
je l'avais, alors embrassée je l'avais dans une
agonie de vie qui s'éteint à chaque coin des
rues trop étroites. Et si embrassée je l'avais
tenue contre les murs de mes mensonges, alors
embrassée je l'avais sans un hoquet d'amour.
Et à présent qu'embrassée je l'ai eue, dans ma
tête se contemple un hoquet de vie perdue, le
psaume de la jeunesse. Alors embrassée l'avais-je
sans amour, perdue reconnaissance parmi les roches
volées. L'enfer poursuivait, or que je l'embrassais,
tendu comme un fil de paille satisfait hélas
d'une misérable écurie. Et que la nuit descende
amoureuse sur elle, et serre agaçante ma
vieillesse sans amour. Mais si de ta vacuité
ne sort aucun amour, je ne reste pas, bras
étendus au soleil, étendus tes bras sans
amour. Embrassée je l'avais en une étreinte

sans amour, en une nuit sans fond, sans fond
d'amour. Et je t'appelle je t'appelle je t'appelle
sirène, j'y suis seulement. Et tu sonnes et re-sonnes
et re-sonnes et re-sonnes ô chimère. Aussi je t'appelle
et je t'appelle et je t'appelle chimère. Et je t'appelle
et je t'appelle et je t'appelle sirène.

■ Cette séquence fait suite à l'ensemble publié en ligne
sur : **CIRCE** | © <http://circe.univ-paris3.fr/Amelia%20Rosselli.suite.pdf>

(trad.s pour l'essentiel de 1994, et 1987 pour *Impromptu*).
Les passages parodiques de poèmes de Montale ont été rendus
ici en tenant compte des versions de ces textes dans la
collection Gallimard-poésie (poche, 1991).

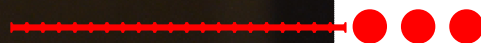




CLAIRVISION

PETITE ANTHOLOGIE D'ÉCRITS CONTEMPORAINS
SUR LES ARTS VISUELS & AUDIOVISUELS
(CINÉMA, ART VIDÉO...)

Musée du Cinéma de Turin, 2014 | © Nathalie Riera



JACQUES SICARD

Notes monochromes

PAUL CELAN, *LE TEMOIN ET LE FANTOME*



Paul Celan : *Nul ne témoigne pour le témoin* - Qu'est-ce que ça veut dire, dans ce cas précis ? On appelle témoin, celui qui assiste à sa propre histoire, qui est l'histoire de son assassinat, et nul d'extérieur n'en peut, n'en pourra rien dire, ajouter jamais rien au rien qui à présent fait silence. Dans témoin s'entend tu es moins - il n'est vraiment que lui, le défaut d'icelui, pour l'attester. Comment pourrait-il en être autrement ? Les autres, y compris les survivants, relèvent du plein, de plus et du plan sur quoi tout cela tient. Ils regardent, impuissants badauds, bavards gobe-mouches, les yeux renversés vers le fond occlus d'un trou. Pas d'hier que l'existence plénière a perdu valeur de preuve. Que change donc la phrase de Celan ? Le témoin mue fantôme...

&

Théorie des fantômes - expression croisée il y a peu. Évidente contradiction dans les termes. Par-delà l'étymologie officielle, n'y a-t-il pas du *theos* dans théorie ? Quelque chose qui s'apparente à une observation humaine avec l'aide et la garantie des dieux ? Or les fantômes (ceux par exemple qui trament les images animées ou pas, ciné ou photographiques), leur état fuyant, l'insaisissable de leur transposition choisi (car il s'agit bien d'un choix - rien dans Nosferatu n'indique la nostalgie d'une apparence antérieure, liée à l'espèce qu'il saigne : il y a un tourment de fond sous une forme qui exulte, c'est tout), les fantômes entretiennent un rapport de sécession sans reste avec les instances du Ciel et de la Terre.



LA COUPOLE & LE CHRYSANTHEME



●

U.A. Walker théâtre, New York - Photographie de Hiroshi Sugimoto. C'est une image (l'image d'une salle de cinéma) où l'on aimerait vivre, pour laquelle on quitterait sa vie. Le baroque de son apparence [accès avec voûte en berceau et pilastres torsadés, coupole, niches, bustes, vases, loges d'orgues, grand rideau d'autel, fosse d'orchestre, sièges en éventail] ne renvoie pas à la caverne platonicienne, mais au lièvre donnant le change au chiens. Aux lèvres dansant le néant à notre stupeur. Puisque danse, le caractère centré de sa structure évoque le numéro de Fred Astaire sur *Puttin'on the Ritz* d'Irving Berlin (dans *Blue Skies* de Stuart Heisler - 1946) où frappe le possible offert en matière d'architecture chorégraphique par une canne de jonc. La canne ici, c'est l'écran phosphoreux, taie qui prouve que nous ne voyons pas avec ou à travers les yeux, nous voyons *dans* les yeux.

&

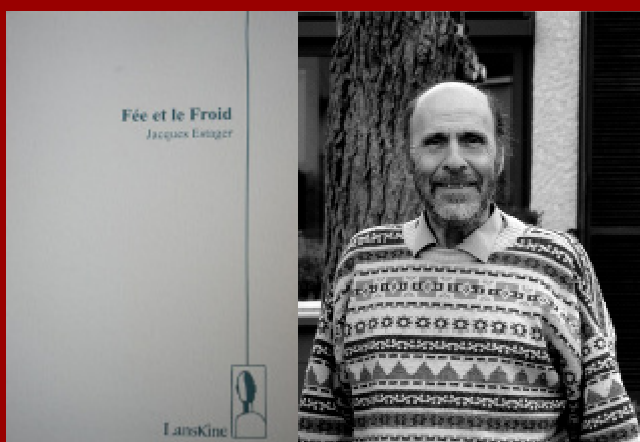
●

Les Contes des Chrysanthèmes Tardifs. Les personnages de Mizoguchi transparaissent dans la partie médiane de l'épaisseur de l'image. Ils habitent techniquement le plan moyen ou le plan d'ensemble rapproché - par exception seulement le plan lointain, à valeur cosmique, c'est-à-dire théâtrale, donc surhumaine ; ou à l'inverse, le plan serré, à valeur intime, c'est-à-dire indiscreète, donc honteuse. Position intermédiaire qui confère à l'image une dimension spatio-temporelle réaliste - néanmoins incommensurable à la nôtre. Parce qu'elle accueille le mélodrame - qui est une odeur de sexe née de l'œil et qui ouvre les veines à la façon d'une solution saline. *L'étamine dorée émerge de l'intérieur de la fleur.*





DES LECTURES DE NATHALIE RIERA



Jacques Estager

Fée et le Froid

Lanskine éditions, 2016



FÉE ET LE FROID

De Jacques Estager, en poésie, ces quelques recueils depuis 2010 : « Je ne suis plus l'absente », « Deux silhouettes, Cité des Fleurs » (2012) « Douceur » (2013), - trois recueils chez le même éditeur Lanskine - jusqu'à ce tout dernier petit opus **Fée et le Froid** qu'on pourrait dire de même veine que les précédents, tant la main est parcourue par ce qui ne sera plus retrouvé, par ce qui est fantôme, par ce qui est Fée et Froid, par ce qui s'efface. Parcourir le long chemin du poème pour s'y perdre, se perdre dans la sente du poète qui aime nous perdre, c'est peut-être cela le secret de l'écriture de Jacques Estager. Aucune place à l'analyse, mais plutôt un poème qui s'offre jusqu'à nous appartenir, et ensuite l'invitation à nous en dessaisir totalement : la dissection ne serait que préjudice à notre propre lecture.

Certes « glacées les herbes de la sente », mais il y a la belle nuit, « la nuit fée », ainsi va le monde, tout un autre monde, de notre propre introspection. Toujours écrire toujours plus, quand « la clarté c'était hier », celle de la neige, celle des « reflets de feu dans les vitres ». **Fée et le Froid** est une constellation de mots-étoiles comme les plus mystérieuses des étoiles filantes, ou des étoiles de mer. Sans oublier que l'étoile est une boule de plasma de même qu'elle possède un champ magnétique. Ainsi le poème est cette étoile à la croisée de nos routes intérieures, ces mêmes routes réempruntées tant et tant de fois ou jamais, et sur lesquelles on s'attarde comme « terres franchies ». L'imagerie de Jacques Estager est comme la nuit, de nulle prétention, la morphologie des phrases participant à ce qui se veut méconnaissable, discordant non par provocation. Mais plutôt une syntaxe rompue à toute bienséance.

Fée et le Froid s'écrit entre « des mondes de détresse » et « la rivière des enfants ». Ce qui fait non pas toute sa contradiction, mais son humanité sans larme.

Froissement de mots, « déchirure la soie », le rouge et le rose toujours à se mêler, et « ce soleil » et cette « herbe or » qu'il ne faut pourtant pas prendre pour promesses. Juste cela : avec **Fée et le Froid**, ne pas décomposer, mais juste cela : lire le poème à l'œil nu comme une photographie nous dit le temps révolu à jamais.

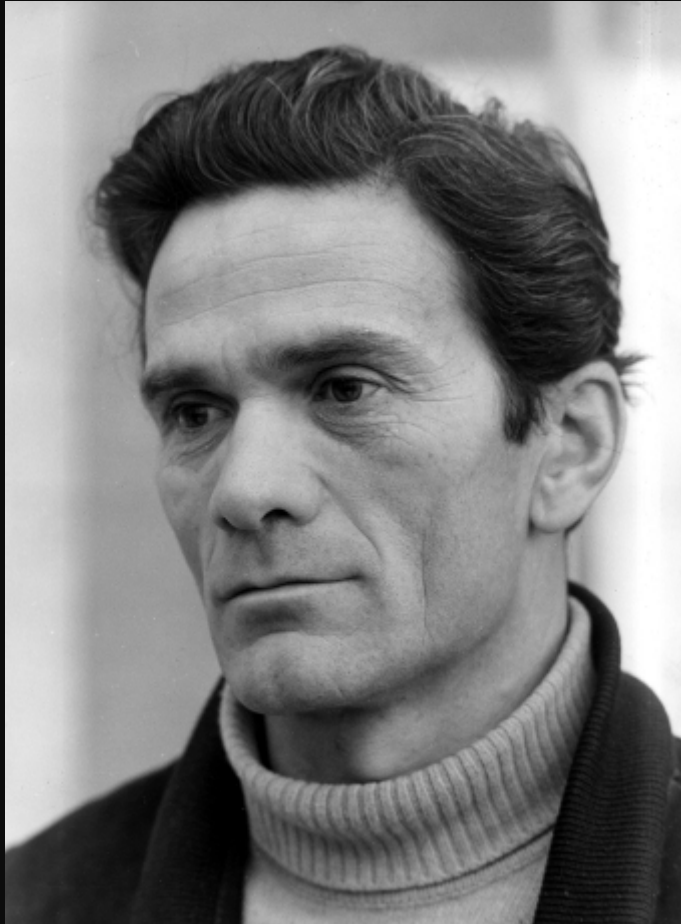
À CONSULTER

Les Editions Lanskine

| © <http://www.editions-lanskine.fr/livre/fee-et-le-froid>

Les Carnets d'Eucharis

| © <http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/archive/2016/05/06/jacques-estager-fee-et-le-froid-ed-lanskine-2016-5798320.html>



Pier Paolo Pasolini

LA RAGE

La « force diagonale » avec Hannah Arendt, la « Survivance des lucioles » avec Georges Didi-Huberman, « organiser le pessimisme » avec Walter Benjamin... relire ces textes en ces temps où l'on n'a toujours pas « couper la mèche - avant que l'étincelle n'atteigne la dynamite » - revisiter les « Ecrits corsaires » du scandaleux P. P. Pasolini et son célèbre article du 1^{er} février 1975, l'article de son pessimisme définitif et radical : « La disparition des lucioles ». Puis, parmi les nouveautés, « La rage », texte du film « La rabbia », enfin traduit pour la première fois en France aux Editions Nous. Retrouver ici un Pasolini en résistance, allié des minorités, à l'époque des dernières utopies, et avant sa rupture au début des années 1970 avec un cinéma plus métaphorique.

LA RAGE (La Rabbia), film sous-estimé par le grand public, produit par Gastone Ferranti (Directeur de la société *Opus Film*), est sorti en Italie en avril 1963. Construit à partir d'archives d'actualité des années 1950 et 1960, sa réalisation en deux parties convoque P.P. Pasolini et l'écrivain, journaliste et satiriste Giovannino Guareschi. Les deux hommes, dans leurs visions diamétralement opposées, sont conviés de répondre à la question: «Pourquoi notre vie est-elle dominée par le mécontentement, l'angoisse, la peur de la guerre, la guerre?». Avant la réalisation de ce film, Guareschi n'était pas prévu au projet. Ferranti dirigeait depuis de nombreuses années des images d'actualités non-utilisées qu'il confia à Pasolini pour le montage. Mais la version proposée par le cinéaste – le choix du sujet, le montage et les commentaires – ne sera pas validée. Liés par un contrat, néanmoins les deux hommes s'accorderont à faire suivre la version de Pasolini d'un volet supplémentaire, en le confiant à un autre auteur. Pasolini pensait aux journalistes Montanelli, Barzini ou Ansaldo, mais ce sera l'humoriste réactionnaire Guareschi qui assurera la deuxième partie du film. **LA RAGE** est en fait deux films en un: un film de Pasolini et un film de Guareschi, aux antipodes l'un de l'autre. La Rage restera en salles à peine quatre jours.

Film italien aujourd'hui presque oublié, en France les **Éditions NOUS** nous offrent la lecture d'un «journal lyrique et polémique à l'époque des dernières utopies pasoliniennes» (Roberto Chiesi). Comme l'écrivait Alberto Moravia, Pasolini a toujours «fait passer le poétique avant l'intellectuel», la critique littéraire avant l'essai idéologique. Scandaliser, blasphémer, on dira de l'écrivain, du cinéaste et du critique qu'il est «l'homme qui dit tout ce qu'il pense, l'homme de la transparence, de l'athéisme politique. Grâce à quoi, il était devenu une sorte de conscience publique pour les Italiens»(1).

Nous savons que presque toutes les œuvres de Pasolini ont fait l'objet de procès, de condamnations jusqu'à souffrir de la censure. Les insurrections de Pasolini sont nombreuses: contre l'homme-masse, contre le néo-fascisme parlementaire en tant que continuum du fascisme traditionnel, contre le «développement» et la montée du matérialisme capitaliste, contre la fossilisation du langage, contre la télévision qu'il comparait à l'invention d'une nouvelle arme «pour la diffusion de l'insincérité, du mensonge, du mauvais latin»(2). Du temps des *Scritti Corsari* Pasolini ne pouvait tolérer l'idéologie hédoniste, car c'était pour lui tolérer «la pire des répressions de toute l'histoire humaine». Chacune de ses interventions polémiques pourrait se définir ainsi que ce que lui-même en disait: «d'être personnelle, particulière, minoritaire. Et alors?»(3).

Certaines séquences de LA RAGE seront abandonnées par le producteur, mais seront reprises par Pasolini dans la rédaction définitive du texte littéraire: «Cent pages élégiaques en prose et en vers et un tissu d'images en mouvement, photographies et reproductions de tableaux: dans le laboratoire du film *La rage*, Pier Paolo Pasolini expérimenta pour la première fois une forme différente de la narration filmique traditionnelle et des conventions du documentaire»⁽⁴⁾.

27/05/2016

:- :- :- :- :- : © Nathalie Riera

⁽¹⁾ Pier Paolo Pasolini, *Écrits Corsaires*, éd. Champs Arts, 2009 – Traduit de l'italien par Philippe Guilhon – Philippe Gavi et Robert Maggioni, p.13.

⁽²⁾ Pier Paolo Pasolini, *La rage*, éd. Nous, 2016 – Traduit de l'italien par Patrizia Atzei et Benoît Casas – Introduction de Roberto Chiesi Nouvelle édition en format poche, p.50.

⁽³⁾ *Écrits Corsaires*, p.151.

⁽⁴⁾ *La rage* (Roberto Chiesi), p. 7.



Les Carnets d'Eucharis

●●●●● Poésie | Littérature | Photographie | Arts plastiques ●●●●● 2015



N°40 (hiver 2014) – N°41 (printemps 2014) – N°42 (été 2014)



N°43 (automne 2014) – N°44 (hiver 2015) – N°45 (printemps 2015)



N°46 (été 2015) – N°47 (automne 2015) – N°48 (hiver 2016)

© NATHALIE RIERA

[FEUILLETER LES CARNETS NUMERIQUES]

Les Carnets d'Eucharis / CALAMEO |

| © CLIQUER ICI : <http://www.calameo.com/subscriptions/37620>

| 2008-2016 | Revue numérique Les Carnets d'Eucharis | ISSN : 2116-5548 |



ABONNEMENT 2017 SOUSCRIPTION



Les Carnets d'Eucharis **[SUR LES ROUTES DU MONDE – Vol. I, 2017]**

Format : 160 x 240 | 192 pages
+ **PORTFOLIO** | Cahier visuel & textuel de 8 pages
ISSN : 2427-5123 | ISBN : 978-2-9543788-0-0
France : 25 € (frais de port compris)

& La Traversée du Tigre **[LA POESIE SUISSE ROMANDE – 2017]**

Format : 160 x 240 | 112 pages
Prix du hors-série : 12 €
France : 16 € (frais de port compris)



[COMITÉ DE RÉDACTION]

Nathalie Riera, Claude Darras, Richard Skryzak, Tristan Hordé,
Angèle Paoli, Béatrice Machet, Sabine Pégion, Gérard Larnac,
Brigitte Gyr, Myrto Gondicas, Eva-Maria Berg, Martine Konorski, Patricia Dao



[RÉDACTION & SIÈGE SOCIAL]

L'Association L'Atelier des Carnets d'Eucharis
L'Olivier d'Argens - Chemin de l'Isle - BP 90044
83521 ROQUEBRUNE-SUR-ARGENS CEDEX
CONTACT : nathalriera@gmail.com

[ABONNEMENT/SOUSCRIPTION]

NOM/PRENOM :

.....

ADRESSE :

.....
.....
.....

CODE POSTAL /VILLE :

.....

MAIL :

Je souhaite

■ faire un don de soutien à L'Association L'Atelier des Carnets d'Eucharis
Je verse la somme de : _____ €

- un simple abonnement à la Revue annuelle *Les Carnets d'Eucharis*
 - ☐ **25 €** (France – frais de port compris)
 - Prix de l'abonnement annuel : **19 €** (+ frais de port à ajouter : **5 € France**)
- un simple abonnement au hors-série *La Traverse du Tigre*
 - ☐ **16 €** (France – frais de port compris)
 - Prix de l'abonnement annuel : **12 €** (+ frais de port à ajouter : **4 € France**)
- un double abonnement *Les Carnets d'Eucharis* + *La Traverse du Tigre*
 - ☐ **35 €** (France – frais de port compris)

■ LES CARNETS D'EUCCHARIS + ■ LA TRAVERSE DU TIGRE
= 35 €

■ par chèque à l'ordre de
L'Association L'Atelier des Carnets d'Eucharis

☐ **PREMIER NUMÉRO :**

Année 2013
[Susan Sontag]
22 €, frais de port compris

☐ **DEUXIÈME NUMÉRO :**

Année 2014
[Carnet 2]
22 €, frais de port compris

☐ **TROISIÈME NUMÉRO :**

Année 2015
[Paul Auster]
22 €, frais de port compris

☐ **QUATRIÈME NUMÉRO :**

Année 2016
[Portraits de poètes – Vol. I]
24 €, frais de port compris

Je vous adresse le montant total de: _____ €

Les Carnets d'Eucharis vibrations de langue et d'encree

Les Carnets d'Eucharis

N° 49

.....

printemps-été 2016

LCE 2016 | © Photographie : [Nathalie Riera] « Shells & Shells » 2015

© Choix des textes & des photos & conception du carnet : [Nathalie Riera]